

---

M A N U S C R I T

---

***TROIS FEMMES AU-DELÀ DES LIMITES***  
***TRILOGIE***

de Francesco Randazzo

traduit de l'italien par Rossana Jemma

cote : ITA16D1043

année d'écriture de la pièce : 2009  
année de traduction de la pièce : 2016



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :  
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international  
de la traduction théâtrale ».

## Texte 1

# ASSIETTES CASSEES

### Personnages :

- une femme

*Une femme d'un âge indéfinissable est assise sur une chaise, dans une chambre d'hôtel complètement envahie par des morceaux d'assiettes cassées. Un gros tas se trouve sur le lit de la chambre .*

*Pendant qu'elle parle, la femme allume, fume et éteint cigarette sur cigarette.*

### LA FEMME -

Non. C'est pas moi qui les ai cassées. Ça fait des années qu'elles sont là. C'est maman qui a fait ça. Pendant des années elle en a cassées et les a gardées dans ces boîtes-là. Des centaines. Quand on était gamines, ma sœur et moi, on entendait le bruit des assiettes que maman faisait voler en éclats en les jetant par terre. On croyait qu'elle jouait ou qu'elle était faible. Papa, le soir, après le dîner, disparaissait, englouti par une de ces chambres avec une belle cliente disponible, ou bien il en emmenait une faire un tour dehors, dans sa décapotable de play-boy. Et elle, maman, laissait tomber des assiettes par terre. Je ne m'en souvenais plus. C'est maman qui les a cassées. Et c'est elle qui me l'a rappelé. Alors que j'étais plus âgée, il y a quelques années. J'avais vingt-cinq ans. Maman avait trouvé une lettre, une lettre écrite par moi, au milieu de mes affaires, dans ma chambre. Elle cherchait autre chose, mais elle a trouvé cette lettre. Je

l'avais écrite pour une amie. Mais au lieu de la lui donner, je lui avais lue moi-même, puis je l'avais rangée. Et oubliée. Et comme ça, après quelques années, maman l'a trouvée. Et c'était le drame. Il y avait écrit - j'étais jeune et ma vie était un trip continu - que je vivais une période très intéressante et exaltante, c'est ce que je croyais à cette époque où j'avalais n'importe quoi pour me défoncer : haschisch, marijuana, LSD et cachets de toutes les couleurs, et les jours de chance même de la coke. Pas d'héroïne, par contre.

Mais pour mère tout le reste suffisait. Ce qui la troubla le plus, était la description d'une pipe que j'avais faite à un mec qui avait sniffé avec moi de la poudre. L'image de ma langue de jeune fille qui léchait frénétiquement ce gland poudré de cocaïne, oui, on s'en était mis aussi sur le corps, aux endroits stratégiques, le mec était riche et on pouvait en avoir sans compter, c'était une chose très amusante pour moi, à vrai dire, mais un choc pour ma mère.

J'étais une enfant perdue. Irrémédiablement. Même si à ce moment-là je ne sniffais plus et je ne prenais plus de cachets - je fumais juste quelques pétards de temps en temps mais, bien sûr, je ne le lui avais pas dit - j'étais de toute façon un monstre dont ma mère avait horreur. Elle m'a dit qu'elle n'arrivait plus à me regarder parce qu'elle revoyait ma bouche sale de ce "talc" et de sperme. Tout le temps. Quand je suis rentrée, le jour où elle a découvert la lettre, mais je ne le savais pas encore, et que je l'ai embrassée, elle a couru dans la cuisine et a vomi dans une casserole vide qui se trouvait sur l'évier. J'étais désolée. Je ne comprenais pas. Quand elle m'a dit qu'elle avait lu ma lettre, j'étais presque soulagée, c'était le passé au fond. Mais pas du tout. Pour elle, c'était comme si j'avais menti tous les jours de ma vie, en sniffant et en suçant des cocaïnomanes, comme si, au lieu de faire trois repas par jour, je faisais d'abominables fellations, comme si, au lieu de me brosser les dents trois fois par jour, je me tartinais les gencives de crème de bite, comme si, au lieu de respirer de l'air, moi, naturellement et involontairement, j'aspirais des centaines de kilos de coke. Bref, j'étais une putain droguée. Une sorte d'Alien qui était sorti de son ventre pour la détruire.

Pendant un mois, on ne s'est ni vues, ni parlé. À l'époque, je vivais dans une autre ville. Je voulais être actrice. Je glandais entre tournages et castings. Je n'étais jamais chez moi. Ma mère m'appelait et comme elle ne me trouvait pas, elle me laissait sur le

répondeur d'horribles messages dans lesquels elle disait que je me droguais et que je me faisais sauter vingt-quatre heures sur vingt-quatre, que je la dégoûtais, que je n'étais plus sa fille, qu'elle ne me donnerait plus jamais un sou, que j'étais en train de la tuer et enfin, qu'elle raconterait tout à mon père. Il s'était écoulé déjà un mois quand elle a osé formuler cette dernière menace.

Ayant épuisé toutes les formes de chantage dans le but que je me rende, elle avait eu recours à mon père. Elle lui raconterait tout. Je ne supportais pas l'idée de devoir me justifier devant lui. Finalement, après un mois, j'ai décroché le combiné et j' ai répondu. Je lui ai dit de m'attendre, comme ça je serais là aussi quand elle le dirait à papa, comme ça j'aborderais moi-même tout de suite le sujet. Évidemment, ce n'était pas ce que je voulais. J'allais chez elle pour l'en empêcher. Mais elle m'a cru et a attendu que j'arrive.

*(Courte pause. Bruits de l'extérieur : un cri, un objet qui tombe)*

Œil pour œil. Je savais qu'elle avait eu un amant, quand j'étais petite. Je le savais depuis le début, depuis le début j'avais été involontairement sa complice. J'avais su garder le secret. Maintenant qu'elle me menaçait, j'allais la faire chanter. Silence contre silence. Ou bien, guerre ouverte. Totale. Drogée, peut-être pas. Mais salope elle l'avait été aussi.

Quand je lui ai dit, elle s'est effondrée. De toute évidence, elle ne s'y attendait pas. Je lui ai dit brutalement et elle s'est écroulée. Elle s'est mise à pleurer. Pendant un long moment, assise en face de moi, elle a pleuré, les yeux écarquillés et la bouche entrouverte, presque immobile, si ce n'est quelques secousses provoquées par les sanglots.

*(Elle ramasse un morceau d'assiette et le regarde fixement)*

En la voyant là, comme ça, tout m'est revenu. Mon père était déjà au courant, il l'avait découvert immédiatement.

*(Elle serre fort dans son poing le morceau d'assiette)*

Assise devant ma mère qui pleurait à cause de moi, tout m'était revenu, soudainement. Après avoir arrêté de pleurer, elle m'a raconté que papa l'avait frappée avec brutalité. Mais elle était restée avec lui. Et elle en avait été anéantie.

*(Elle ouvre le poing, le morceau d'assiette reste collé à la peau, puis retombe)*

Chaque soir, pendant des années, quand il disparaissait après le dîner, maman cassait toutes les assiettes qui étaient sur la table, tous les jours. Même celles de la salle à manger de l'hôtel. Pendant des centaines de jours. Des milliers d'assiettes. Et ces assiettes cassées, elle les avait toutes gardées, dans des boîtes à chaussures vides, dans n'importe quelle boîte vide qui lui tombait sous la main. C'est ainsi que j'ai compris ce que pendant des années j'avais interprété comme une bizarrerie de ma mère, sa passion pour les boîtes vides qu'elle ramassait partout. Elle rentrait toujours avec des boîtes vides qui ensuite disparaissaient on ne sait où. Elle avait tout gardé, pendant des années. Jour après jour, elle avait mis les morceaux d'assiettes cassées dans ces boîtes et les avait rangées dans la cave. Pour nous, elle m'a dit, pour qu'elle puisse nous les montrer quand on serait grandes, pour qu'on sache et on comprenne qui elle était vraiment et comment elle avait vécu et souffert, pour nous aussi. Elle m'a fait descendre à la cave et me les a montrées. Il y en avait des centaines et des centaines, toutes remplies de morceaux d'assiettes de ma mère. Tous les morceaux éclatés de la douleur quotidienne de ma mère. Là, depuis toujours désormais. Éternels. Et moi, maintenant, en les voyant, je comprenais.

Maman m'a dit qu'après tant de souffrance provoquée par mon père qui la trompait, elle avait rencontré un homme tendre et gentil qui l'aimait et avec qui elle aurait voulu recommencer une nouvelle vie, mais la peur de nous perdre, ma sœur et moi, ses filles, l'avait bloquée jusqu'à ce que mon père ne découvre tout. Mon père avait continué à vivre comme il vivait, mais ma mère était morte à l'intérieur, encore une fois, jour après jour, pendant des années. Jusqu'au jour où lui, mon père, est rentré à la maison, pour toujours, dans cette maison qui n'est la maison de personne, juste un lieu de passage plein d'espaces vides à remplir. Et il était vieux, désormais. Et ma mère aussi. Et jusqu'alors, elle avait cassé des assiettes, jour après jour, et mis de côté des boîtes

remplies de cris réprimés.

*(Pause)*

Maman est morte il y a deux mois. Elle s'est coupé les veines. Pendant la nuit. Dans la salle de bain. Dans une chambre vide de l'hôtel, notre hôtel, on vivait ici, seuls, au milieu de nombreuses chambres vides, vides comme des fantômes rancuniers.

Elle avait découvert papa, qui depuis des années était cloué dans un fauteuil roulant, dans une chambre de l'hôtel, au lit, avec l'infirmière qui l'assistait assise sur son visage, la blouse retroussée, sans culottes, et mon père qui la léchait, poussait des grognements, toussotait, crachait dans sa chatte et lui mordillait avec ses gencives édentées, avait la fermeture du pantalon ouverte et sur sa bite devenue molle, il avait mis un tas de billets que celle-là tripotait pendant qu'elle exécutait ces horreurs. Ma mère est entrée et les a vus. Elle n'a rien dit. Elle est sortie et a refermé la porte. Et elle les a entendus rire et continuer. Elle n'a rien dit et elle n'a plus cassé d'assiettes. Cette nuit-là, elle s'est coupé les veines.

Après deux mois, j'ai reçu une lettre d'elle, la poste est nulle même dans ces moments, où elle me racontait tout l'histoire. À part ça, elle n'avait rien laissé d'écrit quand elle s'est tuée.

Je suis retournée à la maison pour fermer son compte. Je suis allée chercher toutes les boîtes. Et je les ai renversées sur lui. Sur cette merde d'homme qui dormait. Des tonnes d'assiettes cassées.

Non. C'est pas moi qui les ai cassées. Ça fait des années qu'elles sont là. C'est maman qui a fait ça. Ce sont ses morceaux. Papa se trouve là-dessous.

Non. Je ne me souviens pas de mon nom.

*(On entend un bruit très fort d'assiettes cassées, une sirène au loin, puis, tout à coup, tout devient noir).*

NdT : *dans ce texte, dont le niveau de langue est plutôt familier et plein de « cassures » syntaxiques, l'auteur, sans doute à cause de ses origines siciliennes, utilise spontanément le passé simple à la place du passé composé de l'italien "standard". Nous avons donc choisi d'avoir plutôt recours à ce temps verbal (ou à l'imparfait, selon le contexte) car le passé simple en français est employé surtout à l'écrit ou dans un discours oral au registre soutenu. Nous avons aussi, autant que possible, évité d'ajouter des virgules ou des conjonctions afin de garder le rythme rapide de ce monologue désespéré.*